

Liberté

La peine capitale

Jacques Godbout

André Belleau (1930-1986)
Volume 29, numéro 1, 1987

URI : id.erudit.org/iderudit/31112ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godbout, J. (1987). La peine capitale. *Liberté*, 29(1), 70–74.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

JACQUES GODBOUT

La peine capitale

Québec, que j'aime bien, s'avère funeste! Au printemps de l'année 1977, j'étais dans une salle du Château Frontenac où les propriétaires des postes de télévision privée donnaient une fête et s'accordaient des trophées, quand on vint me chercher d'urgence. Au téléphone, j'apprenais de Ghislaine, ma femme, le suicide d'Hubert Aquin. Elle venait de parler longuement à Andrée Yanacopoulo, Hubert m'avait posté une lettre que je recevrais le lendemain. Le soir même, je rencontrais des amis au pouvoir à Québec, qui n'avaient maintenant que des regrets à exprimer.

Cette fois, je suis à Québec en tournée de promotion. Ghislaine me rejoint au téléphone à l'hôtel pour m'annoncer la mort d'André Belleau. La capitale ensoleillée vire au gris. André. Déjà. Je lui avais justement apporté *Une histoire américaine* quelques semaines auparavant. Quand je lui avais remis le roman, il s'était exclamé: «On en dit beaucoup de bien!» Comme je m'étonnais (le livre n'était pas encore en librairie), il m'apprit que Gilles Marcotte, qui le visitait régulièrement, lui avait lu, l'après-midi même, la critique qui paraît dans *l'Actualité*. Il tint le livre dans ses mains, admira la couverture, me répéta son contentement et le déposa par-dessus un petit ouvrage relié comme un missel, sur la table à sa gauche.

Le magazine *l'Actualité* était pour nous un perpétuel sujet de discussion. S'il admirait Jean Paré, il ne pouvait se mettre dans la tête, que l'on cherchât à rejoindre le grand public. A propos de la revue *Liberté*, il me tenait le même discours: si un numéro se vendait trop bien, il affirmait que nous avions mal rempli notre tâche. Pourtant, c'est dans *l'Actualité* justement, que j'ai pu présenter André Belleau à un large public. Il m'avait confié, après quelques jours, que l'article publié sur son livre *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?* l'avait réconcilié avec le succès: les lecteurs de *l'Actualité* se rendaient en librairie acheter son essai.

Je veux citer, pour mémoire, ce que j'avais alors écrit:
La question: «Y a-t-il un intellectuel dans la salle?» fut posée il y a quelques années par Pierre E. Trudeau devant la Chambre de Commerce de Quebec City. Le Premier ministre aurait été vraiment embêté si André Belleau s'était levé à ce moment-là car, en l'absence d'intellectuels, le politicien de Cité Libre utilisait sans rougir des arguments de «gros bon sens», sans que personne ne s'avisât de les réfuter. Il ne faudrait pas croire que les intellectuels répugnent au gros bon sens, mais disons qu'ils insistent habituellement sur les nuances, ce qui dérange les démagogues au travail.

Posant cette question, Trudeau flattait aussi le Canadien français dans le sens du poil: ce dernier craint l'effort mental comme la peste, refuse la discussion articulée et préfère habituellement se confier aux «experts» assis sur une «science» plutôt que d'entendre ces généralistes étranges qui établissent des rapports inattendus entre les événements, les technologies et les gens.

André Belleau est donc un intellectuel qui ne se cache pas, et à lire ou relire certaines de ses interventions des vingt dernières années, l'on comprend comme il est un théoricien passionné, impénitent, émotif, irremplaçable, moqueur et particulièrement érudit. Il y a presque une vie entière dans ce recueil de conférences, d'articles de revues, de critiques, dont la liberté d'esprit n'est pas la moindre de ses qualités. Voilà un auteur qui gagne à être écouté.

Les essais réunis dans ce livre portent aussi bien sur la critique littéraire, la musique, la langue ou l'enseignement que sur cet écrivain considérable, Rabelais, dont André Belleau s'est fait un lecteur attentif.

Il faut lire Y a-t-il un intellectuel dans la salle? comme le journal intime d'un essayiste qui veut comprendre les signes qui l'entourent. Si Belleau explicite des auteurs comme Wiener ou Lukács, qui ne sont pas de consommation courante, il s'intéresse tout autant aux dimensions populaires des média: parlant de «l'effet Derome», par exemple, Belleau fait une analyse irréfutable de ce que cache l'habitude de prononcer à l'anglaise tous les mots étrangers du bulletin de nouvelles à la télévision.

Rien de ce qui appartient à la «sémiosphère» ne lui est étranger:

il joue des signes, comme d'autres du piano, cherche des harmonies dans le non-sens, explique notre goût extrême de la chansonnette par une peur de quitter l'enfance et la chaise «berceuse»; devant la Loi 101, il affirme clairement que «nous n'avons pas besoin de parler français, nous avons besoin du français pour parler». Belleau n'est pas un «nationaliste», il ne veut pas se retrouver un jour dans un «Parc national linguistique», il avance que nous avons à dire l'Amérique en français, comme elle est par ailleurs écrite en espagnol, en portugais ou en anglais.

Cet amoureux de la rue Saint-Denis n'en est pas moins séduit par la culture allemande, touché par les allures fantastiques des ruelles de Marrakesh, et, dès qu'il est assis au bar d'un hôtel martiniquais, embarqué dans une discussion malgré lui pour une question de mots. L'intellectuel, en voyage ou dans son bureau, n'échappe pas à la syntaxe.

Les textes de **Y a-t-il un intellectuel dans la salle?** sont concis, extrêmement bien écrits et courts. Cela semble un peu chagriner Belleau qui se défend pourtant en affirmant justement que faire court, c'est faire autre chose qu'un petit texte, comme la nouvelle qui n'est pas un résumé du roman. Il affirme et justifie ses admirations, dont celle qu'il porte au **Novalis** de Fernand Ouellette, il frappe avec verve au-dessus de la ceinture tous les démagogues francophobes, de Victor-Lévy Beaulieu à Robert-Guy Scully.

Belleau est un intellectuel discret qui a des passions violentes. C'est un auteur qui arrive à maturité et qu'il faut maintenant cueillir.

Ce mardi 19 août, quand j'ai revu l'intellectuel pour une dernière fois, il était déjà épuisé par les séances de radiothérapie auxquelles il s'était soumis depuis plusieurs semaines.

Il fumait cigarette sur cigarette, s'excusant: elles ne pouvaient plus lui faire de mal, disait-il. Aujourd'hui, ce qui le préoccupait le plus, c'était que quelques amis très proches et des collègues de l'Université, qu'il fréquentait depuis des années, n'osent venir le voir.

— Ils ont peur de faire face à la maladie, dit-il d'un air désabusé, ajoutant avec le sourire: Je les comprends. C'est faire face à sa propre mort.

— Et toi, comment vois-tu cela? lui ai-je demandé, soulignant comme je le trouvais plus fort que l'on m'avait dit, en grande forme

même — peut-être pour donner le change — mais plein d'énergie, avec à peine quelques trous de mémoire.

— Oh moi! dit-il. J'ai plein de projets, trois livres à faire d'ici janvier...

Une réédition de ses essais, une mise à jour de ses travaux universitaires, une autobiographie, il dicterait le tout puisqu'il ne pouvait plus écrire. Lui qui mettait des semaines à produire un article, toujours en retard, le voilà qui envisageait une entreprise d'écriture gigantesque en quelques mois.

— C'est que je n'en ai pas pour très longtemps encore, ajouta-t-il soudain plus sombre. Dans quatre ou cinq semaines, peut-être, tout cela sera terminé.

Je me souvenais d'André affirmant à voix haute, entre deux chansons lestes, qu'il aimait tant le travail qu'il passerait ses jours à regarder les autres travailler, lui, le faux paresseux, l'inquiet qui se moquait des joueurs de tennis que nous étions, allant un jour jusqu'à prêter son nom au meilleur d'entre nous pour lui permettre de jouer sur les courts d'Outremont. En 1983, André Belleau fut ainsi champion de tennis sans jamais avoir tenu une raquette!

Nous avons évoqué des amis, nous nous sommes rappelé des soirées complices. Il avait été mon producteur à l'O.N.F. C'est lui qui m'avait amené chez Jean-Guy Pilon, en 1959, dans le salon de la rue Northcliffe où nous avons fondé *Liberté*.

Dans le jour qui tombait, il se tenait maintenant droit assis, s'excusait de ne pouvoir se lever, d'avoir brûlé ses vêtements avec des cigarettes, d'être malade à ce point. Il ne perdait pas sa dignité.

— J'ai vraiment eu toutes les maladies exotiques que l'on pourrait souhaiter, lança-t-il, même la tuberculose! Je suis un véritable intellectuel!

Prenant un nouveau paquet de cigarettes sur la table, il avisa le petit livre noir qui m'intriguait.

— C'est le Livre des Cantiques. C'est beau. Je ne le lis pas pour sa dimension religieuse, mais parce que cela me place dans la tradition. Je n'ai pas la foi comme Fernand (Ouellette) qui peut dialoguer avec Dieu. Ça n'a rien à voir avec un retour au catholicisme.

Pourquoi se sentait-il forcé de se disculper? Au début des années soixante, j'étais l'un des mécréants du groupe. Puis ils avaient cessé, les uns après les autres, la pratique religieuse. Peut-être étais-je le seul véritable agnostique dans cette galère? Peut-être est-ce qu'André ne voulait pas me peiner? Comme s'il désirait m'affirmer que l'on pouvait mourir sans passer par la prière. Il évoqua

une conversation avec Gilles Marcotte à ce sujet, mais je ne compris pas vraiment ce qu'il voulait m'expliquer.

— Au fond qu'importe, lui dis-je, c'est ton affaire. Hubert aussi, avant sa mort, se sentait une dimension religieuse. Je n'ai pas assez d'imagination pour vous suivre dans l'au-delà!

Il a ri. Il était maintenant très fatigué. Je me suis levé. Nous nous sommes serré la main, promettant de nous revoir bientôt. Deux semaines plus tard, Jacqueline me fit parvenir une note pour les excuser, André et elle, de ne pouvoir venir au lancement d'*Une histoire américaine*. C'était d'une grande élégance. On connaît la suite.

Je n'ai pas vu André mort. Ni assisté aux obsèques, puisque j'étais toujours en service commandé à Québec. Il est donc resté, pour moi, malade sans doute, mais toujours présent. Car comment pourrais-je accepter sa mort, sans admettre la mienne, puisqu'il est disparu avec des bribes de ma vie. Et qu'est-ce que cet étalage indécent que je suis en train de rédiger? Est-ce cela, l'amitié?